Charles Dellberg, 90 ans : "J'espère bien devenir centenaire!"

Autor(en): **Gygax, Georges**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **6 (1976)**

Heft 5

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-829924

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Une visite au « vieux lion » de Sierre

CHARLES DELLBERG, 90 ANS

« J'espère bien devenir centenaire! »

Ils ne sont plus nombreux, ces vénérables socialistes, ces vrais de vrais qui, au péril de leur vie, se dépensèrent avec fougue alors que naissait ce siècle. Les plus connus du monde occidental furent Jaurès et Blum. En Suisse française, il y eut notamment Paul Graber, père de l'actuel conseiller fédéral, que j'ai bien connu alors qu'il dirigeait « La Sentinelle » à La Chaux-de-Fonds. Un de ses frères, mon grand-oncle Emile Graber, communiste convaincu, simple ouvrier horloger, envoyait régulièrement une partie de son salaire aux œuvres sociales de l'Union soviétique. Ces hommes-là ont bâti le monde dans lequel nous vivons ; un monde plus humain, plus fraternel. Il est évident que sans ces bagarreurs portant chapeaux noirs à larges bords, sans ces courageuses « grandes gueules », AVS, congés payés et allocations diverses n'existeraient guère. Même si l'on n'appartient pas au Parti socialiste, on ne peut songer à ces militants qu'avec respect.

Un sage au Valais

Il en est un, de ces militants, au Valais, qui vit toujours et fait partie de cette brochette de célébrités. Il a aujourd'hui 90 ans et 3 mois. Solide comme un chêne, le regard vif, les muscles toujours en éveil, la crinière blanche, il jouit d'une mémoire affolante de précision et de rapidité. Il fait encore du ski et de l'alpinisme. Il a escaladé 80 fois le Cervin. Il ne fume ni ne boit. C'est un sage qui s'est beaucoup battu pour des idées au triomphe desquelles il a puissamment aidé. Sa carrière politique est exceptionnellement riche : municipal pendant 32 ans, député au Grand Conseil valaisan, il dut attendre 40 années pour être porté à la présidence ; conseiller national pendant 32 ans, jusqu'en 1971, date à laquelle lui succéda la charmante Gabrielle Nanchen (voir « Aînés » N° 5/1973) qui est son héritière spirituelle. Charles Dellberg fut aussi, dès 1906, créateur de syndicats au sein desquels (les cheminots, par exemple), il se battit comme un lion (d'où le sobriquet qui lui colle à la peau).

Ces dates, ces chiffres, encadrent la carrière politique de l'homme. Mais c'est l'homme lui-même qui nous intéresse, sa pensée, les origines de ses convictions profondes. Ces origines-là plongent leurs racines dans la misère ; une misère sans espoir. Et pourtant...

Un coup de foudre

Dans son petit bureau de Sierre, beaucoup de paperasses, de coupures de journaux, de manuscrits, de photos, de diplômes. Un portrait de lui par Paolo. Une machine à écrire « increvable », qui a plus de cinquante ans d'existence. Et, à la place d'honneur, la photo grand format de celui qui fut son maître à penser, son inspirateur, Hermann Greulich, célèbre syndicaliste zurichois. « Je suis tombé un jour sur un de ses discours. Ce fut la révélation, le coup de foudre. J'avais un peu plus de 15 ans... » La voie de

Charles Dellberg était désormais tracée : il suivrait Greulich et ses enseignements. Il le suit toujours, 75 ans plus tard !

« Pendant presque un siècle, nous avons mené le combat pour améliorer le sort des travailleurs. Nous avons réussi. Mais les qualités de cœur et d'esprit ne se sont pas développées simultanément. Il faudrait changer le système qui nous conduit à ces crises. Personnellement, j'en ai vécu trois grandes, et je sais de quoi je parle... Au début du siècle, on touchait 3 francs par jour de secours de chômage. Aujourd'hui, les secours peuvent atteindre 80 francs... Ce sont les jeunes surtout qui souffrent, ceux qui sortent d'apprentissage et qui ne trouvent pas d'emploi. La fraternité humaine n'existe plus. Le christianisme a lui aussi déraillé... C'est à cause de la misère que je suis devenu socialiste. A la maison, nous étions 16 enfants, de trois lits. Je suis du deuxième. Avec son second mari, maman eut 4 enfants, dont moi.

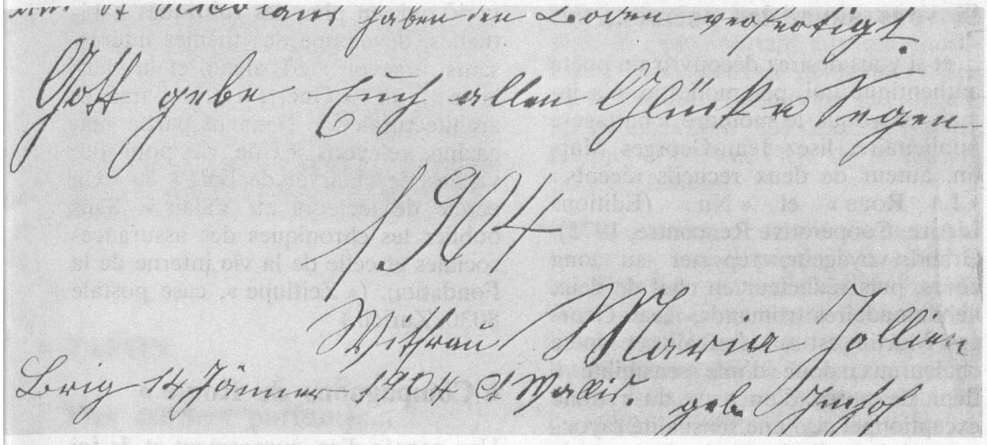
» En 1898 débutent les travaux du percement du Simplon. Quatre ans plus tard, à 16 ans, je travaillais dans un atelier du tunnel en qualité de frappeur. On était à la tâche 11 heures par jour. Mon père, lui, s'était dépensé à la sablerie. De 1898 à 1905, deux équipes œuvraient dans le tunnel pendant 12 heures pour un salaire de 2 à 4 francs par jour. En 1899, nous avons fait la grève pour obtenir 50 centimes de plus par jour ainsi que la mise en œuvre de trois équipes au lieu de deux. On nous a envoyé la troupe et on nous a dit : « Ceux qui acceptent de travailler aux conditions actuelles peuvent rester. Que les autres s'en aillent ! » Ceux qui n'acceptèrent pas furent menottés et mis dans le train... C'était la grande misère dans ce pays valaisan où l'écrasante majorité des travailleurs étaient des manœuvres, et où il n'y avait pas de professions... »

Les humiliations de la misère

« Quand j'étais gosse, ma famille était excessivement pauvre. Chaque année, mon grand-père maternel prenait les orphelins de la famille à l'alpage à 2000 m d'altitude. Je gardais les bêtes pendant trois mois. A l'école, où je fus toujours premier, un prêtre m'avait pris en pitié parce que j'étais très pauvre. Chaque matin, il me donnait un morceau de pain et une tasse de café. J'apportais le pain à la maison. A 10 ans, il m'a acheté une paire de souliers, chose que ma famille n'avait jamais pu faire, devant se contenter des godasses et des habits que des voisins lui donnaient. Maman, veuve à trois reprises, faisait face aux difficultés avec beaucoup de dignité. J'ai fait de mon mieux pour l'aider...

» Ce qui m'a aussi formé, ce sont les humiliations de la misère. A Noël, une société de bienfaisance distribuait un paquet aux pauvres de la commune. On appelait les intéressés : « Mainte- » nant, nous allons remettre leur pa- « quet aux pauvres ! » Je m'avançais pour aller chercher mon paquet et les autres gosses se moquaient de moi. Cela m'a marqué...

« En 1902, au Simplon, un 1er mai, j'ai eu la surprise de rencontrer deux de mes camarades de travail, un monteur nommé Frey, et un mécanicien, qui chantaient à tue-tête. Je leur ai demandé ce qui les rendait si joyeux. Ils m'ont donné à lire le discours du camarade Robert Seidel, conseiller national de Zurich. Ce discours m'a enflammé. Depuis lors, j'ai beaucoup lu, j'ai lu tous les livres allemands sur l'histoire du socialisme. Et j'ai beaucoup médité. Je suis un véritable autodidacte.



▲ L'écriture de sa mère, morte à 86 ans. Elle fut trois fois veuve et eut 16 enfants.

◄◄ Charles Dellberg chez lui, à Sierre. Les outils de sa jeunesse misérable occupent la place d'honneur. Sa lampe de mineur pend du plafond. Ses outils de frappeur sont fixés au-dessus de la fenêtre. Dans sa main un trépan. Au mur, un diplôme de « défenseur des ouvriers » de la Commune libre du Tunnel du Grand-Saint-Bernard, surmonté de distinctions sous forme de médailles.

◄ Souvenir de jours heureux. Charles Dellberg avec sa seconde femme, Heidi.

« J'ai gravi tous les 4000 m du Valais ! » Rencontre d'amis au sommet. « Sans la nature, je ne sais ce que je serais devenu... » ►

« A la maison, nous mangions surtout de la polenta et du pain noir. La viande était inconnue. Et des harengs fumés... A cette époque, ils coûtaient 5 centimes pièce, le pain noir, 30 centimes le kilo. Maman se débrouillait avec 2 francs par jour. La famille louait une vache pour l'été. Elle nous donnait du lait... Avant d'aller en classe, j'apportais l'eau et le bois aux voisins. Ils me donnaient un morceau de pain ou des spaghetti. Ça aidait...

» Au Simplon, je gagnais donc 2 francs par jour. Cela ne suffisait vraiment pas pour nourrir la famille. Un cousin me conseilla d'aller travailler à la poste. Je passai mes examens en 1903, puis je fus admis à l'apprentissage, ce qui, pendant dix-huit mois, me rapporta 45, puis 90 francs par mois. En 1906, ma paie était de 150 francs. J'étais désormais fonctionnaire postal, hors de la misère... matérielle ; parce que, il faut le dire, mes opinions de gauche me valurent bien des déboires. J'occupai plusieurs postes. Pour prendre possession de celui de Moudon, il fallait que je m'habille correctement. J'ai dû emprunter de quoi acheter un habit et un chapeau... »

— Vous avez dû, pour manger, pratiquer pas mal de métiers...

— De 9 à 11 ans, j'ai été chevrier d'alpage. Je gagnais 10 francs par saison. A 12 et 13 ans, j'ai porté le « Briger Anzeiger » aux abonnés, ce qui me rapportait 1 fr. 50 par jour, deux fois par semaine. A 14 ans, j'ai lavé les bouteilles d'une limonaderie pour 1 fr. 50 par jour. En 1902, ce fut le Simplon (2 francs par jour), puis, dès 1903, l'apprentissage de postier. Trois ans plus tard, mon salaire permit à ma mère, veuve depuis cinq ans (pour la troisième fois) de respirer. C'est ainsi que je suis devenu le quatrième papa de la famille... Ma mère m'a souvent donné sa bénédiction... La politique active, c'est venu plus tard : conseiller municipal, député au Grand Conseil, conseiller national, sans oublier les syndicats que j'ai contribué à créer et que j'ai animés. Syndicats compris, j'ai fait de la politique active pendant septante-deux ans ! Mon idéal a toujours été de donner l'exemple ! »

On ne mendie plus

« Je suis heureux de constater que les idées pour lesquelles j'ai tant combattu se sont réalisées. Je me suis aussi beaucoup démené pour les personnes âgées. Aujourd'hui, même avec quelques centaines de francs d'AVS par mois, on ne va plus mendier... C'est un très gros progrès. Mais je continue à lutter pour que les vieux puissent, tous, vivre dignement, ce qui n'est pas encore le cas.

» Dans tous les domaines, tout a changé. En 1954, je me suis rendu en Chine et en URSS. Cela m'a coûté mon poste de municipal de Sierre. Mais l'année passée, le Gouvernement valaisan a officiellement reçu une délégation chinoise à la Majorie ! Comment ne pas sourire en évoquant certains souvenirs ?

» Aujourd'hui, je travaille toujours, je m'occupe. Je suis très actif. J'adore bricoler. Je lis beaucoup et je me promène dans la nature. En hiver, je fais du ski au Théodule et du ski de fond. J'ai une gentille famille. J'ai eu six enfants. Cinq vivent encore. Un de mes deux fils, Carlo, est mort à 23 ans après avoir contracté la maladie pendant une course du Mont-Blanc. C'était en 1938. A 20 ans, il était déjà professeur de ski. En 1945, j'ai eu un autre fils. Je l'ai prénommé Carlo, en souvenir du disparu.

» Quant à moi, j'espère bien fêter mes 100 ans... dans dix ans ! »

(Reportage Georges Gygax)